

fuite ; des paysans armés de faux s'emparèrent de pièces de canon. Quel rapprochement à faire avec ce qui devait se passer plus tard dans la Vendée ! Le sentiment de la liberté et l'amour de la patrie font battre tous les cœurs, et sont partout les mêmes !

Après de nombreux succès, Kosciuszko vaincu se retrancha dans les murs de Varsovie. Que pouvait-il faire contre les armées russes et prussiennes combinées ? Poursuivi dans son dernier asile, il vendra chèrement sa vie ; un moment on crut au succès de l'indépendance de la Pologne, on contemplait en Europe, dans le silence de l'admiration, cette poignée d'hommes libres luttant contre deux nations, résolus à mourir pour la liberté. Mais les espérances se changèrent en larmes et en tristesse : la faiblesse succomba sous la force, les lauriers de la victoire devinrent des cyprès.

Tout le monde s'étonnera toujours de la persévérance et de l'habileté de Kosciuszko, lui seul n'a pas désespéré de la Pologne, il combat toujours ; une seconde fois il tombe écrasé par le nombre. Cet homme illustre portait toujours dans les combats un habit de paysan polonais. Mais cette mesure prise pour relever une classe d'hommes longtemps opprimés et pour exciter l'enthousiasme national, faillit lui faire perdre la vie ; un cosaque qui ne le connaissait pas, le renverse de cheval d'un coup de lance ; Kosciuszko se relève, mais un officier lui porte un coup de sabre à la tête, et l'étend par terre sans connaissance. Il fallut qu'un général russe sauvât de la rage de ses ennemis ce héros, qui n'avait pu sauver la liberté de son pays, ni mourir pour elle.

Forcé de retourner en exil, Kosciuszko refusa toutes les offres et les présens de l'empereur Paul. Toutes ses actions lui défendaient de servir une autre cause que celle de la liberté de la Pologne.

La vie de Kosciuszko s'écoula paisiblement pendant quinze années. Lui seul, dans toute la Pologne, avait douté des bonnes intentions de Napoléon ; il ne s'était pas trompé. Terminons le récit de la noble vie de Kosciuszko par ce dernier trait.

En 1814, il vivait retiré dans l'habitation de son ami M. Zeltner, auprès de Fontainebleau.

C'était le moment où l'Europe entière était venue demander à la France compte des victoires et du génie de Napoléon. Un corps de troupes polonaises qui combattait pour les armées coalisées se livrait au désordre et au pillage dans un petit village non loin de l'endroit où habitait Kosciuszko.

Le héros l'apprend ; il se lève ; il s'en va droit à ces soldats indisciplinés. Un habit rustique cache encore plus son rang à tous les yeux. " Polonais ! s'écrie-t-il, est-ce moi qui vous ai donné cet exemple ? Avez-vous appris sous mes ordres à dévaster les campagnes, à maltraiter les citoyens paisibles, à égorger les femmes et les enfans ? Une pareille conduite convient à de vils esclaves, qui se dédommagent à la guerre de leur servitude pendant la paix : est-elle digne d'hommes qui furent libres ? "

A ces paroles, prononcées avec un mélange de fierté et d'attendrissement, on s'étonne, les soldats s'arrêtent, ils ne peuvent comprendre quel est cet homme dont tous les traits respirent la noblesse et la fierté sous ce costume rustique ; enfin ils s'écrient : Qui êtes-vous, vous n'êtes pas ce que vous paraissez être, vous parlez notre langue, qui êtes-vous ? quel est votre nom ? L'inconnu veut garder le silence, mais bientôt des larmes roulent dans ses yeux, et ces paroles s'échappent de ses lèvres : " Je suis Thaddée Kosciuszko. " Aussitôt ces soldats tombent à ses pieds, ils mêlent des larmes à celles du héros qui mena leur nation tant

de fois à la victoire contre leurs oppresseurs, ils jurèrent tous de respecter les campagnes et leurs habitans.

Voici les derniers momens de Thaddée Kosciuszko ; nous les empruntons à M. Julien de Paris :

" J'ai passé moi-même auprès de lui, écrit-il, et dans sa société intime, deux jours, qui furent au nombre des plus tranquilles et des plus heureux de ma vie, j'ai recueilli tour à tour les inspirations de ce noble vieillard, et les impressions profondes et touchantes produites par sa présence sur de jeunes âmes qu'animait délicieusement la vue d'un de ces hommes trop rares, dans nos temps modernes, qui leur rappelaient les grands personnages de l'antiquité. Qu'il me soit permis de citer une époque où j'ai, pour la première fois, joui de l'entretien de Kosciuszko. J'étais allé le voir à Soleure ; il m'avait invité à faire avec lui et son ami Zeltner une promenade dans un ermitage peu éloigné de la ville.

Une belle soirée d'automne embellissait pour nous le site pittoresque et solitaire que nous étions venus visiter.

Ce romantique paysage et la présence de l'illustre exilé me rappelèrent les vers suivans d'un de nos poètes (M. Arnault) que les vicissitudes de sa vie errante et ses propres malheurs, occasionnés par les malheurs de sa patrie, ont placé dans une situation analogue à celle où se trouvait Kosciuszko.

De ta tige détachée
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu ? Je n'en sais rien,
L'orage a brisé le chêne
Qui seul était mon soutien ;
De son inconstante haleine,
Le zéphir ou l'aquilon,
Depuis ce jour, me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon ;
Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre et m'effrayer,
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier.

Le bon vieillard ne put retenir quelques larmes en écoutant ces vers, dont il se fit l'application sur-le-champ ; il s'arrêta pour en prendre une copie au crayon, ne voulant point différer jusqu'à son retour à Soleure pour les transcrire ; il les répétait lui-même avec un accent si touchant, que ceux qui l'entouraient furent vivement émus. La fin surtout semblait lui offrir un pressentiment de sa mort prochaine, sur une terre étrangère, loin de la terre natale à laquelle se rapportaient tous ses sentimens et ses pensées.

Peu de temps après, il est allé se perdre où va toute chose sur la terre, où vont les roses et les lauriers. Il n'existe plus que dans le cœur de ses amis et dans les pages de l'histoire, ou plutôt son âme pure et vertueuse, dégagée des liens terrestres, est désormais rendue à sa première patrie, et repose dans le sein de la Divinité.

C'est le 15 octobre 1817, à dix heures du soir, qu'il a rendu le dernier soupir, à Soleure, dans les bras de son ami Zeltner, et au milieu de sa famille empressée à lui prodiguer les plus tendres soins. Une fièvre nerveuse, à laquelle son âge, ses anciennes blessures, et les fatigues qu'il avait souffertes donnaient un caractère plus grave, a déterminé sa mort, qu'on a mal à propos, dans les feuilles publiques, attribuée à une chute de cheval.

Qui ne connaît Kosciuszko ? a dit l'historien de Sobieski. Brave et tendre comme Jean Sobieski, un amour malheureux l'avait